

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 61 (2011)
Heft: 3

Artikel: Exhortation à la philosophie et éloge des mathématiques : à propos d'un ouvrage récent
Autor: Schneider, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EXHORTATION À LA PHILOSOPHIE ET ÉLOGE DES MATHÉMATIQUES

À propos d'un ouvrage récent¹

Résumé

Dans une première partie de cette étude, on lira une présentation de l'ouvrage de S. van der Meeren suivie d'une brève critique. La seconde partie est consacrée à l'exposé et la discussion de deux textes que l'A. donne en annexe à son travail, dont l'un s'inspire de l'autre, le premier de Proclus (V^e s.), le second de Jamblique (III-IV^e s.). Il s'agit d'un éloge des mathématiques (spéculatives), répondant aux critiques de certains détracteurs de ces sciences. Le but de cet examen est de confronter les deux textes et de préciser la nature de chacun et celle de leur relation. Il apparaîtra en outre qu'on peut les étudier pour eux-mêmes, indépendamment de la question de leur rapport supposé au *Protreptique* d'Aristote.

1.

Sur le fameux *Protreptique* ou *Exhortation* <à la philosophie>² d'Aristote, seuls quelques témoignages anciens nous sont parvenus. Et un unique «fragment» se rapporte explicitement à cet ouvrage – qui, contrairement à l'*Hortensius* de Cicéron qui aurait utilisé le texte du Stagirite, n'était sans doute pas un dialogue³. De plus, il est vraisemblable que le fameux syllogisme que

¹ SOPHIE VAN DER MEEREN, *Exhortation à la philosophie. Le dossier grec. Aristote*, Introduction, traduction et commentaire, Paris, Belles Lettres, 2011, XXXII + 279 p.

² Προτρεπτικός (scil. λόγος), en un seul livre. Notons que dans le catalogue des œuvres d'Aristote conservé en arabe, le mystérieux Ptolémée al-Garīb accorde trois livres à un Προτρεπτικός φιλοσοφίας (p. 85); en fait, la liste fusionne deux titres, le Προτρεπτικός et le Περί φιλοσοφίας en trois livres (cf. I. DÜRING, *Aristotle in the ancient biographical tradition*, Göteborg, 1957, p. 222). Sur ce Ptolémée, cf. R. Goulet et St. Toulouse, «Ptolémée al-Garīb», in: R. GOULET (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques* (= *DPhA*), t. V (à paraître).

³ Cf. H. FLASHAR, in: *Grundriss der Geschichte der Philosophie, Antike*, Bd 3, Basel, 2004², p. 261 (= Flashar, 2004); I. DÜRING, *Protrepticus, an Attempt at Reconstruction*, Göteborg, 1961, p. 29-32. Dans une reconstitution récente provisoire (2010) du *Protreptique* publiée sur Internet, D. S. Hutchinson et M. R. Johnson postulent une forme dialoguée; les personnages seraient au moins trois, Isocrate, Héraclide du Pont et Aristote (on trouvera le texte sur le site <http://www.protreptic.info/>); l'A. mentionne ce travail, p. 4, n. 14.

quelques commentateurs néoplatoniciens tardifs d'Aristote rapportent précisément au *Protreptique*⁴ soit une reconstruction postérieure⁵ au Stagirite (fr. 2 de l'édition de W. D. Ross, *Aristotelis Fragmenta Selecta*, Oxford, 1955)⁶ : «S'il faut philosopher, il faut philosopher, et s'il ne faut pas philosopher, il faut philosopher; dans tous les cas, il faut donc philosopher (φιλοσοφητέον).» En effet, ajoutent-ils, pour démontrer que la philosophie n'a pas d'existence, il faut engager des recherches fondées sur des démonstrations et, précisément, «la philosophie est mère des démonstrations»⁷ (David [fin du VI^e s.])⁸.

Cependant, les tentatives modernes de reconstruction de l'ouvrage d'Aristote n'ont pas manqué, depuis que I. Bywater a publié en 1869 un article où il cherchait à montrer qu'une part importante du discours d'Aristote pouvait être retrouvée dans un autre *Protreptique à la philosophie* (Προτρεπτικός ἐπὶ φιλοσοφίαν, divisé en 21 chapitres⁹), datant sans doute du début du IV^e s. ap.

⁴ Olympiodore [VI^e s.], *In Alc.* 144,15-17 (Westerink); Elias [fin VI^e s.], *Proleg.* 3,17-23 (Busse); David [fin VI^e s.], *Proleg.* 9,2-12 (Busse); notons que David et Elias sont souvent présentés, avec de bonnes raisons, comme les disciples d'Olympiodore. De son côté, Alexandre d'Aphrodise (II-III^e s.) mentionne un argument qui semble apparenté, mais sous une forme différente: celui-ci s'appuie sur la distinction de deux modes du philosopher, comme activité réflexive et comme enquête portant sur un objet propre (*In Top.* 149,9-17 Wallies, édité par Ross sous le même fragment 2): «Si quelqu'un dit 'il ne faut pas philosopher', puisque philosopher se dit non seulement de l'enquête sur cela même, à savoir s'il faut philosopher, ou s'il ne le faut pas, comme [Aristote] lui-même l'a dit dans son *Protreptique*, mais aussi de la poursuite de l'étude philosophique, après avoir montré que chacun des deux [modes] est approprié à l'homme, nous réfuterons cette thèse [*scil.* 'il ne faut pas philosopher'] de toute façon.»

⁵ La forme hypothétique du syllogisme trahit peut-être une intervention stoïcienne (cf. p. 94; voir aussi E. BERTI, *Aristotele, Protreptico. Esortazione alla filosofia*, Testo a fronte, Torino, 2000, p. XXIX, n. 5).

⁶ Pour les «fragments» du *Protreptique* d'Aristote, je renvoie à cette édition commode (= Ross). L'édition de référence utilisée par l'A. est: I. DÜRING, *Protrepticus, an attempt at reconstruction*, Göteborg, 1961 (= Düring, 1961). On pourra aussi consulter l'édition de O. GIGON (éd.), *Aristotelis opera*, vol. III, «Librorum deperditorum fragmenta», Berlin / New York, 1987, p. 283-287 (Προτρεπτικός); p. 302-333 (Τόποι προτρεπτικοί aus mehreren Dialogen exzerpiert); notons que Gigon édite à la suite les ch. 5 (à partir de 65,1 des Places) à 12 du *Protreptique* de Jamblique – dans l'édition de Pistelli –, avec quelques notes critiques (302-313), précisément sous la rubrique «Τόποι προτρεπτικοί aus mehreren Dialogen exzerpiert».

⁷ David, *Proleg.* 9,7 et 11-12 Busse: μήτηρ γὰρ τῶν ἀποδείξεων ἡ φιλοσοφία; dans un passage parallèle chez Elias (*Proleg.* 3,14), on lit: ἡ γὰρ ἀπόδειξις μέρος φιλοσοφίας («la démonstration est en effet une partie de la philosophie»).

⁸ Comme le note l'A. (p. 94), ce type d'argument a reçu le nom de *consequentia mirabilis*. Sur la structure logique de l'argument, cf. W. KNEALE, «Aristotle and the *consequentia mirabilis*», *JHS* 77 (1957), p. 62-66 (cité par l'A.). Cf. D. J. O'MEARA, «Faut-il philosopher? Le voyage d'une question dans le monde antique», in: A. KESSLER, TH. RICKLIN, G. WURST, *Peregrina curiositas* (Festschrift D. Van Damme), Freiburg / Göttingen, 1994, p. 1-12.

⁹ Cette division est ancienne et semble remonter à Jamblique lui-même. Cf. H. D. SAFFREY, L.G. WESTERINK, *Proclus, Théologie platonicienne*, Paris, t. I (1968), p. 129, n. 2.

J.-C., celui du néoplatonicien Jamblique de Chalcis (*ca* 245-*ca* 320)¹⁰. Ce texte figure en deuxième place dans un vaste ensemble de caractère introductif (appelé communément *sunagôgê*)¹¹ composé de dix traités, semble-t-il¹², consacré à la philosophie mathématique pythagoricienne – on pourrait aussi bien dire (néo)platonicienne –, dont seuls les quatre premiers sont conservés intégralement; en effet, le *Protreptique* suit une «Vie (Βίος) de Pythagore», et précède un traité «Sur la science mathématique générale» (*De communis mathematica scientia*) et un «Commentaire sur l'Introduction arithmétique de Nicomaque¹³». Les traités suivants sont perdus, mais, pour les livres V à VII, D. J. O'Meara a pu en reconstruire l'argument général grâce à un auteur byzantin, Michel Psellus (1018-1078)¹⁴. Après l'introduction à l'arithmétique, où il suivait l'enseignement de Nicomaque, Jamblique consacrait trois livres à présenter cette science dans ses rapports à la physique (V), à l'éthique (VI), situées ontologiquement en dessous d'elle, et finalement à la théologie (VII), au-dessus. Les derniers traités introduisaient à la géométrie (VIII), la musique (IX) et, probablement, l'astronomie (X) pythagoriciennes.

Depuis l'article de Bywater, les savants ont rivalisé d'ingéniosité pour reconstruire le texte aristotélicien, en délimitant et réorganisant de diverses façons la partie de l'ouvrage du néoplatonicien, considérée comme aristotélicienne de par son vocabulaire, son style et ses thèses¹⁵, malgré quelques critiques sceptiques plus ou moins radicales¹⁶. On rappellera le jugement d'un des éditeurs de référence des fragments du *Protreptique* d'Aristote, I. Düring :

¹⁰ Sur Jamblique, cf. J. DILLON, «Iamblichos de Chalcis», in: *DPhA*, t. III (2000), p. 824-836. Pour les citations tirées de l'ouvrage de Jamblique, je me référerai à l'édition suivante: E. DES PLACES, *Jamblique, Protreptique*, texte établi et traduit par E. d. P., Paris, 1989 (= des Places).

¹¹ Le titre le plus probable de l'ensemble serait, selon D. J. O'MEARA, *Pythagoras revived. Mathematics and philosophy in late Antiquity*, Oxford, 1989 (= O'MEARA, 1989), p. 32: Περὶ τῆς Πυθαγορικῆς αἰρέσεως (*Sur la secte pythagoricienne*). Dans ce qui suit, je m'y référerai sous le nom de *sunagôgê*.

¹² Sur la liste de ces traités, cf. O'MEARA (1989), p. 33-34. Le manuscrit principal a conservé la liste de neuf titres.

¹³ Nicomaque de Gêrase est un philosophe et mathématicien qualifié de pythagoricien du II^e s. ap. J.-C. (cf. O'MEARA [1989], p. 14-23). Jamblique en offre un résumé et une paraphrase plutôt qu'un commentaire proprement dit (d'ailleurs le mot «commentaire» ne figure pas dans le titre). Il existe une traduction française de cet ouvrage: J. BERTIER, *Nicomaque de Gêrase, Introduction arithmétique*, Introduction, traduction, notes et index par J. B., Paris, 1978.

¹⁴ O'MEARA (1989), p. 53-85 (ch. 3: «On Pythagoreanism V-VII: The excerpts in Michael Psellus»). On trouvera l'édition des textes de Psellus avec traduction dans l'«Appendix I», p. 217-229.

¹⁵ L'A. parlè de «conformité avec les doctrines du *corpus* [aristotélicien]» (p. 238).

¹⁶ La critique la plus radicale est développée par W. G. RABINOWITZ, *Aristotle's Protrepticus and the sources of its reconstruction*, vol. I, Berkeley / Los Angeles, 1957 (le vol. II annoncé n'est jamais paru); cf. le compte rendu très critique de W. Spoerri, *Gnomon*, 32 (1960), p. 18-25.

Quot professores tot Protreptici ("Autant de professeurs, autant de *Protreptiques*")¹⁷.

M^{me} Van der Meeren propose ici une étude savante, complexe, voire foisonnante, issue de sa thèse de doctorat (cf. p. XIV, n. 8), sur le "genre" protreptique (les guillemets sont de l'A., qui doute de la pertinence de l'application de cette notion moderne à un type de discours embrassant des "schémas argumentatifs" relevant aussi bien de la littérature «isagogique» – c'est-à-dire d'introduction à un art, à une science, etc. – que de l'éloge des arts et des sciences)¹⁸. Cette étude est liée à l'examen des quelques maigres témoignages et surtout de la «partie aristotélicienne» du *Protreptique* de Jamblique (mais, contrairement à d'autres publications, on ne trouvera pas ici une traduction commentée de l'ensemble des fragments et témoignages recueillis et organisés par tel ou tel éditeur moderne de l'ouvrage d'Aristote)¹⁹. Bien que l'A. considère «la provenance péripatéticienne de la plupart des extraits jamblichéens pris en considération» comme incontestable (p. 2), elle a sans doute raison de ne pas nous proposer une n^{ième} reconstitution fondée sur le découpage, voire le dépeçage, des chapitres dits aristotéliens de Jamblique (en général, de la fin du ch. 5 au ch. 12). Elle admet donc «le ton indéniablement aristotélien» (p. XXII) des chapitres 6 à 12 du *Protreptique* de Jamblique, avec la fin du 5²⁰, même si elle hésite à se prononcer sur l'attribution de tel passage au *Protreptique* aristotélien (cf. p. XXIII, où l'auteur affiche son scepticisme). Ainsi, on lira dans la traduction de l'A. ces chapitres en entier (sauf la fin du 8), mais dans un ordre nouveau (6, 10, 9, 7, 11, 12, 8, fin du 5)²¹. Les raisons de cette réorganisation paraîtront étranges : l'A. cherche à «réfléter la logique de l'argumentation» (p. XXXII), comme si cette «logique» avait été complètement chamboulée par le philosophe néoplatonicien. En fait, on aurait aimé que l'A. analyse le texte de Jamblique d'avantage pour lui-même, en remplaçant les «chapitres aristotéliens» dans l'ensemble de l'ouvrage²² et celui-ci dans la perspective de la collection à laquelle il appartient, et tout particulièrement dans son rapport avec

¹⁷ DÜRING, 1961, p. 13.

¹⁸ Cf. p. XIII; voir aussi, p. 68 : «S'il existe un 'genre' protreptique, celui-ci est aux confins de genres littéraires multiples : c'est très net pour ce qui nous reste des *Exhortations aristotéliennes* (scil. les chapitres 'aristotéliens' de l'ouvrage de Jamblique), lesquelles se rapprochent tantôt de l'éloge de l'art, tantôt du discours méthodologique, tantôt de l'exhortation populaire, etc.»

¹⁹ Par exemple, J. FOLLON (*Aristote, Invitation à la philosophie*, Paris, 2000; réimpr. 2006 avec un dossier de P. Dulau) ou E. BERTI (*Op. cit.*, 2000), qui suivent l'édition de Düring, 1961.

²⁰ Dans cette partie finale du ch. 5, l'A. «voit s'annoncer (ou se résumer) assez maladroitement la diversité des lignes argumentatives qui structureront les chapitres suivants» (p. 32, n. 113; cf. aussi p. 238 où l'A. parle du «ton récapitulatif» de la fin du ch. 5, et cela par rapport aux ch. 6-12 !).

²¹ L'A. s'explique brièvement sur cette réorganisation à la page 33 (cf. aussi p. 9 et 16, n. 61); elle reconnaît par ailleurs que chacun des chapitres pris en lui-même «présente une argumentation parfaitement cohérente» (p. XXIII).

²² Cf. n. 114 à la p. 33, où l'A. montre qu'elle est consciente de cette exigence.

le traité suivant, le *De communi mathematica scientia* (= *De comm. math.*) dont on trouvera un extrait du chapitre 26 dans les textes complémentaires, p. 252 à 259 (notons que l'A. reproche justement aux travaux antérieurs d'avoir négligé l'étude du «*Protreptique* de Jamblique pour lui-même» [p. 6]). L'A. discute essentiellement les chapitres précédant la section dite aristotélicienne, et cela dans une perspective plus rhétorique et littéraire que philosophique, ce qui peut se justifier étant donné la nature propre du texte en question, dont la fonction est avant tout «pragmatique» (on regrette que l'A. donne pour les citations tirées de ces chapitres la traduction «des Places», même légèrement modifiée²³, ce qui nuit quelque peu à l'unité de l'ensemble). Une ambiguïté me semble toutefois planer sur toute la partie introductive, entretenue par l'intitulé du présent ouvrage : parle-t-on d'Aristote ou de Jamblique ? De Jamblique utilisant Aristote ou encore d'Aristote déformé par Jamblique ? N'aurait-il pas fallu aussi examiner comment la représentation de la philosophie qui se dessine dans le texte de Jamblique s'accordait avec la philosophie (néo)platonicienne – que des matériaux aristotéliciens, empruntés au *Protreptique* ou à d'autres ouvrages, y aient été intégrés ou non. En bonne méthode historique, l'unité et la cohérence de la pensée jamblichéenne qui s'exprime dans le *Protreptique* devraient être postulées, même si, en fin de compte, le travail de l'historien en vient à déceler des tensions, voire des contradictions. On se demandera encore si, parmi les trois fonctions principales que l'A. reconnaît au «genre» protreptique – conversion, propagande, introduction – la seconde, qui s'inscrit dans un contexte de concurrence, peut viser chez le néoplatonicien une forme de culture (παιδεία) déterminée (le christianisme ?), comme on a souvent pensé que l'ouvrage homonyme du Stagirite s'inscrivait dans une polémique contre la παιδεία défendue par Isocrate²⁴. L'A. aurait sans doute aussi tiré profit de l'ouvrage important d'A.-J. Festugière sur les protreptiques dans les dialogues de Platon²⁵, afin de mieux marquer la dépendance de Jamblique au platonisme²⁶.

La structure de l'ouvrage se présente de la façon suivante : il se compose d'une sorte d'avant-propos intitulé «La nécessité de philosopher» (p. XI-XXXII ; il s'agit du φιλοσοφητέον), d'une longue *Introduction* (p. 1-82) qui précède l'édition des témoignages et des fragments explicitement attribués à Aristote ou

²³ Cf. n. 32, p. 8.

²⁴ Le Stagirite réagirait, au nom de l'Académie à laquelle il appartenait alors, à la publication récente du discours fictif d'Isocrate intitulé *Περὶ τῆς ἀντιδόσεως* (*Sur l'échange*). Cf. les remarques de l'A., p. XXVI-XXX ; Düring, 1961, p. 33-35 ; FLASHAR, 2004, p. 261 (le *Protreptique* serait une réponse, écrite vers 351/0 à l'*Antidosis* d'Isocrate [vers 353/2]) et D. J. O'MEARA, «Faut-il philosopher ? Le voyage d'une question dans le monde antique», *op. cit.*, p. 3-4.

²⁵ *Les trois «protreptiques» de Platon. Euthydème, Phédon, Epinomis*, Paris, 1973 (il s'agit de sept conférences prononcées à Oxford en 1947, publiées apparemment sans modifications). L'ouvrage n'est pas mentionné dans la bibliographie. Notons que la formule exhortative caractéristique φιλοσοφητέον figure dans *Euthyd.* 288d 6-7 (L'A. en fait mention, p. XI, n. 1).

²⁶ Cf., par exemple, DÜRING (1961), p. 32-33.

plus précisément au *Protreptique* d'Aristote, suivis de leur traduction annotée; vient ensuite un chapitre intitulé «Exhortations aristotéliennes²⁷ tirées du *Protreptique* de Jamblique» (il s'agit de l'édition et de la traduction abondamment annotée des chapitres 6 à 12 du *Protreptique* de Jamblique; l'édition n'est pas critique, mais l'A. signale, p. 78-81, quelques erreurs dans l'édition des Places et relève quelques divergences par rapport à l'édition de référence choisie de Pistelli²⁸); à cela l'A. ajoute, comme en annexe, des «Textes complémentaires de Jamblique et Proclus» (la fin du ch. 5 du *Protreptique* et le ch. 26 du *De communi mathematica scientia* de Jamblique et un extrait du *Commentaire sur le premier livre des Éléments d'Euclide* de Proclus, accompagnés d'une traduction légèrement annotée); l'ouvrage s'achève sur une «Bibliographie» succincte (265-270) et un «Index des notions» (p. 271-275).

D'une façon générale, la lecture de cette étude n'est guère aisée; on perd vite de vue le fil de l'argumentation, en suivant les méandres des nombreuses discussions portant sur la littérature secondaire extrêmement abondante. J'ajouterai quelques critiques plutôt formelles. La structure des prolégomènes (la hiérarchie des subdivisions), comme celle de l'ensemble, ne sont pas très claires; ce que j'ai appelé une sorte d'avant-propos intitulé simplement «La nécessité de philosopher» précède bizarrement l'*Introduction*. La bibliographie abondante qui figure dans les notes n'est souvent pas reprise dans la «Bibliographie». La traduction est en général plus précise que celle de des Places; quelques remarques prises au hasard: il aurait fallu sans doute traduire ἀστρολογία (p. 262) comme à la page 256 par «astronomie» et non «astrologie»; ἔνιοι δὲ ne doit pas être traduit par «les uns» (p. 255), mais «par quelques uns ou certains», car il n'y a pas de seconde catégorie (les autres); παρυφίσταται (p. 263: «la laideur corporelle *provient* du désordre») est un terme technique qui ne signifie pas simplement «provient de», mais indique le type d'existence particulier du mal, non comme existence au sens propre, mais comme «parhypostase» ou existence parasitaire, voire négative, c'est-à-dire comme défaut de bien; dans le texte en italique (p. 258) «*quelle règle ou quel critère etc.*» l'A. traduit le texte parallèle et non pas le texte qui précède²⁹. Les fautes de frappes sont assez nombreuses: manquent «sorte» (p. XXXII, n. 67), «au» (p. 15), «un» (p. 62, n. 194); Gerhäuser (p. 21 et n. 73); *il* existent (p. 69); pratiquement pour pratiquent (p. 259, n. 15), philosophe pour philosophie (p. 262), etc. Il s'agit sans doute d'un lapsus si Jamblique est présenté

²⁷ La justification de cette formule se trouve à la p. XXIII: l'A. exprime par là son «scepticisme sur la possibilité d'identifier avec certitude – et encore moins de reconstruire – l'ouvrage d'Aristote à partir de Jamblique».

²⁸ *Iamblichi Protrepticus ad fidem codicis Florentini*, edidit H. Pistelli, Leipzig 1888.

²⁹ La même remarque vaut pour la phrase suivante («parce qu'il le fait conformément à la science» ne figure que dans le passage parallèle du *Protreptique*); plus loin, l'A. rend ἡ φρόνησις (83,5) par «la philosophie», parce qu'elle traduit encore une fois le texte du *Protreptique* (ἡ φιλοσοφία [71,11]); Jamblique modifie et abrège le texte du *Protreptique* qu'il intègre ou reprend dans le *De comm. math.*

comme le disciple de Proclus, plutôt que de Porphyre (p. 1, n. 1), et si Albinus (milieu II^e s.?) et son quasi contemporain Alcinoos sont donnés comme néoplatoniciens (p. XIX, n. 16; p. 246, n. 47), si Isocrate est mentionné comme l'auteur de dialogues, plutôt que de discours (p. XXVIII, n. 53); le passage de David sur l'existence de la philosophie, discuté aux p. 57-58, ne provient pas d'un commentaire sur les *Catégories* (sans autres précisions), mais des *Prolégomènes à la philosophie* (p. 1,13-15 et 2,32 - 9,13 Busse). En bref, on ne peut échapper à une certaine impression de précipitation et d'inachèvement. Il reste à émettre le vœu que le second volet, annoncé à plusieurs reprises, qui doit porter sur le modèle latin du protreptique, le dialogue très fragmentaire de Cicéron intitulé *Hortensius*, soit construit avec plus de rigueur et de sobriété. Malgré ces critiques, il demeure que cet ouvrage rendra de grands services aux lecteurs francophones – et hellénistes (de nombreuses expressions dans le texte ne sont pas traduites) – qui aborderont la problématique du protreptique philosophique et en particulier du *Protreptique* d'Aristote: ils y trouveront une riche présentation des thèses et interprétations principales qui ont vu le jour depuis la fin du XIX^e s., ainsi qu'une masse impressionnante de matériaux à méditer et à discuter: l'opposition φύσις - τέχνη (p. 23 sq.); la conception de la philosophie comme science théorétique *et* pratique (p. 38 sq.); l'analyse des «prédicats de la philosophie»³⁰: l'existence³¹, la possibilité, l'utilité, la facilité (p. 44 sq.); le rapport du protreptique avec les «genres oratoires» délibératif et épideictique (p. 48 sq.), etc. Une dernière remarque: je recommanderais au lecteur de commencer par les extraits de Jamblique avant de revenir aux prolégomènes, ou mieux, de lire d'abord le *Protreptique* de Jamblique dans son ensemble.

2.

Le *Protreptique* de Jamblique apparaît au lecteur moderne comme un texte singulier, dans sa composition³² et ses présupposés historiographiques.

³⁰ L'A. parle aussi de «qualités attribuées à la philosophie» (p. 44); de «topiques» (p. 46; 55) ou de «prédicats topiques» (p. 61; 68).

³¹ Mais le passage sur lequel s'appuie l'A. (Jambl. *Protr.* ch. 6) ne permet pas cette interprétation: le grec utilise la forme prédicative du verbe être, non la forme existentielle; si on veut maintenir le sens d'existence, il faut corriger l'accentuation: ἔστιν pour ἐστιν, p. 104, sept lignes avant la fin de la page. «ἐστιν» est la forme adoptée aussi bien par Pistelli (p. 39,10) que par des Places (p. 69,21), qui traduit pourtant: «Qu'il y ait une science de la réalité et de la vertu morale...»; il faudrait traduire: «Que [la philosophie] soit science de la réalité et de la vertu morale, etc.». Dans son édition des fragments du *Protreptique*, Ross écrit ἔστιν (fr. 5, p. 33).

³² Eu égard à son *Protreptique*, Jamblique est caractérisé comme «a word-for-word plagiarist» par W. K. C. Guthrie (*A History of Greek Philosophy*, vol. VI «Aristotle, an encounter», Cambridge, 1981, p. 76); de son côté, A.-J. Festugière parle, à propos du *Protreptique* d'une «collection de centons» (*Les trois «protreptiques» de Platon, op. cit.*, p. 71). À propos du ch. 5 en particulier, l'A. parle de «patchwork de passages platoniciens» (7, n. 29 et 14, n. 50).

Il s'agit explicitement d'une exhortation à la philosophie (en général), comme l'indique le titre, mais aussi à la philosophie pythagoricienne. Il faut entendre ce qualificatif dans un sens particulier. D. J. O'Meara³³ a décrit avec précision le programme de «pythagorisation» de la philosophie platonicienne (et aristotélicienne) mis en œuvre par Jamblique et partiellement repris par les néoplatoniciens postérieurs (Syrianus surtout, mais aussi Proclus, dans son exégèse du *Timée*). Ce programme se justifie comme le corollaire d'une thèse «historique», selon laquelle Platon et Aristote s'inscriraient dans la lignée de Pythagore³⁴. En effet, non seulement le *Timée* du dialogue platonicien homonyme passait pour pythagoricien³⁵, mais les *Catégories* d'Aristote elles-mêmes étaient censées reprendre l'enseignement du pythagoricien Archytas de Tarente³⁶ dans son ouvrage *Sur le Tout* (Περὶ τοῦ παντός)³⁷. D'autre part, on constate que le texte de Jamblique est composé de quantités de citations muettes³⁸, plus ou moins remaniées, de Platon bien sûr, mais aussi d'Aristote et d'autres auteurs³⁹, et

³³ O'MEARA, 1989, p. 31 *sq.* Dans ce qui suit, je me suis beaucoup inspiré de cet ouvrage fondamental, modèle de finesse et de clarté.

³⁴ Cf. W. BURKERT, *Lore and Sciences in Ancient Pythagoreanism*, translated by E. L. Minar, Jr., Cambridge (Mass.), 1972, p. 57-71 et 79-83; dans la *Vie de Pythagore* anonyme résumée par Photius (cod. 249), Platon est compté comme le neuvième successeur de Pythagore, Aristote le dixième (cf. Burkert, *Ibid.*, p. 93). Voir aussi D. J. O'MEARA, 1989, p. 146-149. Sur les anecdotes liant Platon aux pythagoriciens, cf. H. DÖRRIE, M. BALTES, FR. MANN (éds), *Der Platonismus in der Antike*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Bd. 2, 1990, Baustein 38.

³⁵ On admet en général que ce *Timée*, originaire de Locres en Grande Grèce est un personnage fictif. Mais sa provenance et ses qualités – spécialiste des questions d'astronomie et de physique (*Tim.* 27a3-7) –, ont justifié, aux yeux des néoplatoniciens, selon une tradition d'ailleurs plus ancienne, l'attribution du qualificatif de pythagoricien (cf. Procl. *In Tim.* III 168,8-9: Πυθαγόρειος ὢν ὁ Τίμαιος ἔπειτα ταῖς τῶν Πυθαγορείων ἀρχαῖς: «étant pythagoricien, *Timée* suit les principes des Pythagoriciens» [d'après le contexte, il semble que Proclus s'appuie ici sur Jamblique]; cf. Syrianus, le maître de Proclus, *In Met.* 175,8-11; 192,16-21). De plus, Jamblique et Proclus semblent avoir fait précéder leur commentaire sur le *Timée* de l'édition d'un texte de *Timée* de Locres, *Sur la nature*, considéré comme la source de Platon, mais en réalité un apocryphe tardif (O'Meara, p. 180).

³⁶ Le commentaire de Jamblique aux *Catégories* est perdu, mais a été largement utilisé par Simplicius dans son propre commentaire; cf. *Simpl. In Cat.* 2,9-25 et la n. 20, p. 7 de I. Hadot à la traduction de ce passage par Ph. Hoffmann, in: *Simplicius, Commentaire sur les Catégories*, Fasc. I, Leiden, 1989. Cf. Syrianus, *In Met.* 81,9-11 et 25-31 (O'Meara, 1989, p. 122).

³⁷ *Simpl. In Cat.* 2,17. Cette dénomination de l'ouvrage est fondée sur l'*incipit*; le titre exact est Περὶ τοῦ καθόλου λόγου ἥτοι δέκα κατηγοριῶν (*Sur le logos universel ou sur les dix catégories*). Cf. TH. A. SZLEZÁK, *Pseudo-Archytas über die Kategorien*, Berlin / New York, 1972, p. 34; pour la date proposée: 1^{er} s. av. J.-C., p. 14.

³⁸ On retrouve les mêmes caractéristiques dans l'ouvrage suivant, le *De communi mathematica scientia*.

³⁹ Le chapitre 20 est sans doute emprunté, directement ou indirectement, à un sophiste ou un philosophe du V^e ou du IV^e s., connu dans la littérature sous le nom d'"Anonyme de Jamblique" (cf. B. Kerferd und H. Flashar, in: *Grundriss der Geschichte der Philosophie, Antike* Bd 2/1, Basel, 1998, p. 101-104).

les reprises textuelles de passages à l'intérieur de l'ouvrage sont nombreuses. Pour évaluer correctement ces procédés, il faut sans doute invoquer le caractère introductif du texte et son intention essentiellement pragmatique tournée vers l'enseignement et orientée vers la conversion du lecteur.

Avant de passer à l'examen de deux des trois textes que l'A. donne en annexe aux chapitres «aristotéliens» du *Protreptique*, il convient de dire un mot de la structure de l'ouvrage protreptique de Jamblique⁴⁰. Celui-ci s'articule en trois parties, d'inégale longueur, définies dans l'introduction générale (ch. 1)⁴¹. Suivant une progression pédagogique et psychagogique, allant du plus général au plus particulier et du plus connu au plus obscur⁴², Jamblique commence par s'appuyer sur les notions communes et populaires (κατά τινα κοινὸν καὶ δημῶδη προτρεπτικὸν τρόπον [41,7-8]: «selon un mode protreptique commun et populaire»), puis engage une seconde partie où des notions communes à toute philosophie sont mêlées désormais à des thèses pythagoriciennes, afin de familiariser le lecteur au mode de raisonnement propre aux «pythagoriciens», c'est-à-dire aux «démonstrations techniques de cette école» (αἱ κατὰ τὴν αἵρεσιν τεχνολογούμεναι ἀποδείξεις [41,19-20]). C'est dans cette partie que figurent les chapitres dits aristotéliens (ch. 6-12). La troisième partie embrasse les exhortations propres à l'école pythagoricienne, qualifiées de «secrètes» (ἀπόρρητα [41,23]); il s'agit en effet de trente neuf «symboles» (σύμβολα), ou formules symboliques impératives, suivis de leur explication (par exemple, le fameux: «Abstiens-toi de fèves», symbole 37). La première partie, après l'introduction, couvre, semble-t-il⁴³, les chapitres 2 et 3, la suivante les chapitres 4 à 20, et la dernière occupe tout le chapitre 21.

J'en viens aux deux textes que l'A. donne en annexe aux «Exhortations aristotéliennes tirées du *Protreptique* de Jamblique» (la section est intitulée «Textes complémentaires de Jamblique et Proclus», p. 235-264)⁴⁴. Je commencerai par situer rapidement les textes dans leur contexte, puis les résumerai en les paraphrasant et en ajoutant quelques commentaires. Je prendrai les deux extraits pour eux-mêmes, puis les confronterai, en mettant à l'épreuve leur cohérence. Je ne traiterai que secondairement de leur rapport possible avec le *Protreptique* d'Aristote.

⁴⁰ En fait, le premier ouvrage de l'ensemble que forme la *sunagôgê* ainsi que le troisième relèvent aussi d'une intention protreptique.

⁴¹ Cf. aussi la table des chapitres (κεφάλαια) dont on admet qu'elle remonte à Jamblique lui-même (36,5).

⁴² Il s'agit du plus obscur pour le profane, qui est en soi plus profond et «plus pur» (καθαρώτερον 36,6).

⁴³ Je suis le découpage opéré par O'MEARA, 1989, p. 41. Le réviseur de l'édition des Belles Lettres, A. Segonds, propose en note (p. 41, n. 1) de restreindre la première partie au ch. 2 seul. Par ailleurs, il ne mentionne pas le ch. 20 (simple lapsus ?).

⁴⁴ L'A. refuse l'idée que «dans l'optique d'une reconstruction du texte aristotélien (scil. du *Protreptique*), ils devraient y figurer à moindre titre que les chapitres jambli-chéens (scil. de son *Protreptique*)» (p. 249).

Il s'agit d'un passage du troisième traité de la *synagôgê* de Jamblique, le *De communi mathematica scientia* (ch. 26, p. 79,1 - 83,22 Festa)⁴⁵ et d'un extrait du premier prologue, consacré à l'étude de la mathématique générale,⁴⁶ du *Commentaire sur le premier livre des Éléments d'Euclide* de Proclus (*In Eucl.* 25,12 - 28,22 Friedlein = ch. 9, avec une phrase de transition)⁴⁷. A la suite des éditeurs du *Protreptique* d'Aristote, l'A. met en rapport ces deux passages – en en donnant un texte élargi⁴⁸ – avec le ch. 6 du *Protreptique* de Jamblique⁴⁹ dont on trouvera la traduction abondamment annotée aux pages 106-120. Notons que le ch. 26 du *De comm. math.* emprunte textuellement un long passage au ch. 6 du *Protreptique* et que l'extrait de Proclus, comme on le verra, s'inspire à son tour du ch. 26 de Jamblique⁵⁰. L'éloge et la défense des mathématiques qu'on trouve dans ces deux textes rejoignent ainsi l'éloge de la philosophie du *Protreptique* jamblichéen. Cela paraît conforme à la pensée de Jamblique,

⁴⁵ La première partie de l'extrait figure comme fr. 5 chez Ross (79,1 - 81,7), tandis que les dernières lignes (83,6-22) se trouvent au fr. 8. La partie intermédiaire est une démarcation d'une partie du chapitre 6 du *Protreptique* (81,7-83,5). Sur cet ouvrage de Jamblique, cf. G. BECHTLE, «Sur la mathématique générale comme σκοπός (sujet) du *De communi mathematica scientia* de Jamblique et sur la composition de ce traité», in: A. Lernoùld (éd.), *Études sur le Commentaire de Proclus au premier livre des Éléments d'Euclide*, Villeneuve d'Ascq, 2010, p. 31-44. Il existe une traduction utile de l'ouvrage de Jamblique en italien: F. ROMANO, *Giamblico, Summa pitagorica*, Introd., trad., note e apparati di F. R., Milano, 2006. Notons que l'A. aurait dû tenir compte des annotations critiques ajoutées par U. Klein dans la réédition de l'édition N. Festa (Stuttgart, 1975, p. XIX).

⁴⁶ Ce premier prologue occupe les pages 3 à 47 de l'éd. Friedlein. Comme le rappelle O'Meara (1989, p. 157 et n. 4), ce premier prologue correspond en substance au *De comm. math.* Avec des arguments convaincants, il montre que Proclus utilise le traité de son prédécesseur, «en retravaillant, développant et clarifiant» les chapitres jamblichéens correspondants (p. 157-161).

⁴⁷ Seules les dix dernières lignes du passage figurent dans les fragments de Ross (fr. 5). Dans la suite, je me référerai parfois aux notes de la traduction anglaise suivante de l'ouvrage de Proclus: G. R. MORROW, *Proclus, A Commentary on the First Book of Euclid's Elements*, Princeton, 1970; 1992² (dans cette traduction, Morrow reprend une ancienne division du prologue en chapitres [p. LXIX], contrairement à l'éd. de Friedlein; le passage qui nous intéresse occupe le ch. 9).

⁴⁸ Il aurait même fallu les élargir encore pour permettre au lecteur de mieux en comprendre l'argumentation, et aussi en préciser le contexte.

⁴⁹ Sur la question de «l'authenticité aristotélicienne» du ch. 6, l'A. semble adopter une position sceptique (p. 71-72). Sur ces trois textes, cf. D. J. O'Meara, «L'éloge des sciences mathématiques dans la philosophie de l'Antiquité tardive», in: A. LERNOULD (éd.), *Études sur le Commentaire de Proclus au premier livre des Éléments d'Euclide*, Villeneuve d'Ascq, 2010, p. 57-65.

⁵⁰ L'A. met en italiques les passages de ces deux textes qui se retrouvent à l'identique dans le ch. 6 du *Protreptique*; pour ces passages, on consultera ses notes à la traduction du ch. 6 (p. 110-112; 114; 115-116; 118-120). À l'encontre de la thèse traditionnelle qui postule l'existence d'une source commune à Jamblique et à Proclus, censée rendre compte des différences entre les deux textes, O'Meara (1989) défend avec raison la dépendance de Proclus par rapport à Jamblique, (p. 157-161); mais, l'A. affirme à tort que cette dernière thèse est généralement acceptée (p. 250; cf. p. 45, n. 140).

puisque, pour lui du moins⁵¹, les mathématiques, comprises comme science théorétique charnière entre la physique et la métaphysique (ou théologie), semblent bien représenter le savoir *scientifique* par excellence⁵², tel que l'ont conçu les pythagoriciens⁵³, savoir caractérisé à la fois par son exactitude ou sa précision (ἀκρίβεια)⁵⁴ et par la nature principielle, intelligible et immuable de ses objets⁵⁵.

Notons encore que le rôle que joue la littérature pythagoricienne dans la réalisation du programme mis en œuvre dans la *sunagôgê* est fondamental, même si, pour nous, cette littérature manifeste son caractère apocryphe. Dans le chapitre 4 de son *Protreptique*, Jamblique pense utiliser, par exemple, Archytas de Tarente, un contemporain de Platon, souvent présenté comme son maître, pour inaugurer les modes ésotériques et *scientifiques* d'exhortation (αἱ ἐσωτερικαὶ τε καὶ ἐπιστημονικαὶ προτροπαί [p. 48,20-21 des Places]); or l'ouvrage d'où sont tirés les extraits, peut-être lui-même de caractère protreptique (Περὶ σοφίας, *Sur la sagesse*), est assurément postérieur à Platon et daterait de la période hellénistique (III^e s. av. J.-C. ?). De plus, dans son *De comm. math.* (36,3-37,19), Jamblique cite longuement un passage d'un autre traité apocryphe d'Archytas (Περὶ νοῦ καὶ αἰσθήσεως, *Sur l'intellect et la sensation*)⁵⁶ exposant les différentes facultés de connaissance (τὰ κριτήρια

⁵¹ Pour Proclus, le savoir démonstratif suprême, portant sur l'intelligible («l'être en soi»: αὐτὸ τὸ ὄν) et le divin, demeure la dialectique platonicienne, telle qu'elle est mise en œuvre dans le *Parménide*: cf. *Theol. plat.* I, p. 39,7-40,18; *In Eucl.* ch. 14, p. 42,9-44,24. Voir aussi O'Meara (1989), p. 198 sq. Jamblique reconnaît toutefois à la dialectique un domaine propre, celui de «l'être pur» (τὸ ἀπλῶς ὄν 46,10; cf. 90,5-7), sans exposer clairement le rapport entre mathématique et dialectique (cf. ch. 29).

⁵² Pour Jamblique, le caractère scientifique du pythagorisme est un trait spécifique (cf. O'Meara [1989], p. 42; 43 etc.).

⁵³ Jamblique distingue expressément les mathématiques pythagoriciennes spéculatives des mathématiques communes: «La mathématique des Pythagoriciens n'est pas de même nature que celle pratiquée par le vulgaire. Cette dernière est principalement technique, n'a pas une fin unique et ne vise ni le beau ni le bien, tandis que celle des Pythagoriciens est non seulement éminemment théorétique, mais rapporte ses propres théorèmes à une fin unique, et assimile tous ses raisonnements au beau et au bon, se servant de ceux-ci comme moyens de s'élever vers l'être [véritable]» (*De comm. math.* ch. 30, 91,3-11).

⁵⁴ Ce caractère distingue les sciences théorétiques des sciences pratiques selon Aristote (cf. par ex. *EN* I, 1094b12-13; 1098a26-32; II, 1103b34-1104a10, etc.).

⁵⁵ Cf. JAMBL. *De comm. math.* ch. 23, p. 72,6-16 Festa (notons que ce passage, avec presque tout le ch. 23, sans la conclusion [73,17 sq.], a été attribué par Ph. Merlan – suivi par Festugière – au *Protreptique* d'Aristote dans *From Platonism to Neoplatonism*, The Hague, 1968³ [1953¹], ch. VI, p. 141-159). On trouvera une traduction de tout le ch. 23 dans A.-J. Festugière, «Un fragment nouveau du 'Protreptique' d'Aristote», in: *Études de philosophie grecque*, Paris, 1971, p. 323-333 (l'article date de 1956). Dans le même ch., Jamblique parle de «l'exactitude des démonstrations» (ἡ τῶν ἀποδείξεων ἀκρίβεια) de Pythagore (70,4-5).

⁵⁶ Cet apocryphe daterait du I^{er} s. av.-I^{er} s. ap. Cf. B. CENTRONE, art. «Pseudo-Archytas», in: R. GOULET (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, t. I (1989), p. 344.

τῶν ὄντων [36,1]) et leurs objets propres, qui reprend très littéralement, en dialecte dorien, l'exposé platonicien sur la division de la «ligne» présenté au sixième livre de la *République*. Dans le passage parallèle de Proclus (*In Eucl.* 10,15 sq.), la citation du pseudo-Archytas est simplement remplacée par celle de la *République* ! D'une façon générale, comme l'a montré O'Meara (1989, p. 148-149), Proclus substitue Platon aux pythagoriciens de Jamblique, comme modèle de la méthode scientifique en philosophie.

A. Proclus, Commentaire sur le 1^{er} livre des *Eléments* d'Euclide, ch. 9

Je commence par le texte le plus récent, l'extrait de Proclus. Le chapitre 9 de Proclus se laisse aisément diviser en deux parties :

1. Deux attaques contre la valeur (ἡ ἀξία) des mathématiques (25,15 -26,9);
2. Réponse de Proclus (26,10-29,13).

Après avoir montré dans le chapitre précédent, en citant principalement Platon, que la science mathématique était utile⁵⁷ à la philosophie en général, à la théologie (métaphysique), à la physique, à la politique et à l'éthique⁵⁸ (21,25-24,20), ainsi qu'aux arts théorétiques (la rhétorique), productifs et pratiques (24,21-25,11)⁵⁹, Proclus examine deux critiques avancées par les détracteurs des mathématiques. Je traduis cette première partie, correspondant au début du passage retenu par l'A. ; on notera en passant que la seconde critique comporte des résonances modernes dans l'opposition qu'elle dessine entre science théorétique pure et science appliquée⁶⁰.

«Par ce qui précède, l'utilité (τὸ ὄφελος) de la science mathématique dans son ensemble, aussi bien pour la philosophie elle-même que pour les autres sciences et arts, sera donc claire pour les lecteurs⁶¹. Pourtant⁶², certains parmi ses détracteurs (οἱ ἀντιλογικοί) cherchent à renverser la valeur de cette science. Les uns (a) lui retire le beau et le bon⁶³, disant qu'elle ne discute pas de ces

⁵⁷ La question de l'utilité d'un art ou d'une science relève de la rhétorique de l'éloge (cf. O'Meara [2010], *passim*).

⁵⁸ Notons que l'expression μαθηματικὴ ἐπιστήμη peut signifier l'astrologie (cf. par ex. Jambl. *Myst.* 9. 4, 277,2-3).

⁵⁹ Proclus utilise ici les ch. 15 et 16 de Jamblique.

⁶⁰ Cette opposition est ancienne ; cf., par exemple, Plat. *Resp.* VII 527e6 : «en dehors de l'utilité pratique (ὠφελία) de ces sciences, [les profanes] n'en voient pas d'autre qui mérite considération» (trad. E. Chambry).

⁶¹ L'expression οἱ ἀκούοντες (25,15), litt. «les auditeurs», ne signifie pas nécessairement que le texte était donné en conférence ou en cours, comme le suppose l'A. (p. 45, n. 140) ; cf. LIDDELL-SCOTT-JONES, *A Greek-English Lexicon*, With a revised supplement, Oxford, 1996, s.v. «ἀκούω» I 4 ; A.-J. FESTUGIÈRE, *Proclus, Commentaire sur le Timée*, Paris, 1967, t. II, p. 137, n. 1.

⁶² Le chapitre 9 commence ici.

⁶³ Cf. Jambl., ch. 6, p. 27,22-24 (= Plat. *Resp.* VII 531c6-7).

choses⁶⁴. Les autres (b) déclarent que les pratiques empiriques portant sur les choses sensibles sont plus utiles que les études théoriques générales (καθόλου) de cette science ; par exemple, la géodésie (*scil.* l'arpentage) est plus utile que la géométrie, l'arithmétique populaire que celle qui consiste en théorèmes et l'astronomie nautique que l'astronomie qui procède par des démonstrations universelles. En effet, nous ne sommes pas riches, [disent-ils], parce que nous possédons un savoir [théorique] sur la richesse, mais parce que nous en avons l'usage, et nous ne sommes pas heureux, parce que nous possédons un savoir sur le bonheur, mais parce que nous vivons heureux ; ainsi, nous accorderons que contribuent à la vie humaine et aux actions, non pas les mathématiques qui [ne] produisent [que] des connaissances (γνωστικαί), mais celles qui relèvent des pratiques empiriques. En effet, pour ce qui est des besoins humains, ceux qui ignorent les raisons, mais sont exercés dans l'expérience des cas particuliers, l'emportent en tout sur ceux qui consacrent leur temps à étudier la seule théorie.»⁶⁵

Précisons que le second argument démarque en le résumant le passage parallèle de Jamblique, qui, par la multiplication des exemples, revêt un caractère plus oratoire (*De comm. math.* ch. 26, 79,15 - 81,4).

Dans la seconde partie, Proclus commence par répondre aux premiers adversaires (a) en invoquant, nous dit-il, les arguments d'Aristote sur *la beauté* (τὸ κάλλος)⁶⁶ des (= dans les) mathématiques⁶⁷. La cause de la beauté, morale et physique, est dans tous les cas «l'ordre (τάξις)⁶⁸, la symétrie ou proportion (συμμετρία) et le déterminé (τὸ ὁρισμένον)»⁶⁹. Or ces caractères se manifestent

⁶⁴ Cf. Arist. *Met.* M 3, 1078a31-b6 et le commentaire de Syrianus qui mentionne Aristippe (*In Met.* 100,15-101,20 Kroll).

⁶⁵ Procl. *In Eucl.* 25,12-26,9 Friedlein. Cette traduction s'inspire en plusieurs points de celle de l'A., p. 262.

⁶⁶ En 20,27 déjà, Proclus parlait de «la beauté et de l'ordre des raisonnements dans la mathématique».

⁶⁷ Comme le titre de l'ouvrage n'est pas précisé, on a souvent pensé, un peu vite, au *Protreptique* (l'A. semble favoriser cette interprétation, p. 250-251). Bien que G. Morrow semble partager cet avis, il renvoie aussi à *Met.* M 3, 1078a33 *sq.*, ce qui me semble suffisant (le passage commence par «ceux qui affirment que les sciences mathématiques ne disent rien sur le beau ou le bon se trompent») ; voir le commentaire de ce passage dans Syrianus, *In Met.* 100,15-101,20 Kroll. Notons que, pour Proclus, comme déjà pour Plotin (*Enn.* I 6 [1], 9), la première manifestation du beau (τὸ καλόν) apparaît dans l'Intellect (le monde des idées), d'où il irradie sur les niveaux de réalité inférieurs (cf. *In Parm.* 988,22-23 Steel). Pour cette question du beau, il faut renvoyer ultimement au *Banquet* de Platon (210cd, à propos de la beauté dans les sciences : ἐπιστημῶν κάλλος).

⁶⁸ Quand il étudie, d'après le *Philèbe*, la triade beauté – vérité – proportion caractérisant le mixte, c'est-à-dire l'être à titre premier ou l'intelligible, résultant du premier mélange du limitant et de l'illimité (*Theol. plat.* III, ch. 11), Proclus définit la beauté par l'ordre (τάξις) et par conséquent par l'intelligibilité, la proportion par l'union ou l'unité et la communion (*ibid.*, p. 43,12-15 et 19-22).

⁶⁹ Ces trois caractères définissant le beau figurent dans le passage de la *Métaphysique* mentionné à la note précédente.

éminemment dans les mathématiques⁷⁰ : l'*ordre*, dans la dépendance des propositions dérivées par rapport aux principes, la *proportion*, dans l'accord (συμφωνία) des résultats des démonstrations et dans leur rapport à la mesure commune de toute science – l'intellect –, la *détermination*, dans les raisons (λόγοι) toujours stables et immuables. Il est donc clair que le beau (τὸ καλόν) réside dans les mathématiques. Et Proclus, reprenant la thèse platonicienne sur le statut intermédiaire des mathématiques entre le sensible et l'intelligible, ajoute : «Et comment, en effet, cela ne doit-il pas être le cas, puisque l'Intellect (νοῦς) illumine d'en haut la science⁷¹ et que celle-ci s'élance vers l'intellect et se presse de nous faire passer de la sensation vers cet Intellect.» (26,13-16) De façon indirecte, cet argument porte donc, comme le suivant, sur la question de l'utilité. Or il s'agit ici d'une utilité non seulement morale, mais aussi sotériologique.

La réponse adressée aux négateurs de l'*utilité* en soi des mathématiques théoriques (b) est plus développée. Ceux-ci ont tort, parce qu'ils ne considèrent que les besoins humains et ne visent que ce qui est immédiatement nécessaire à la vie⁷². Ainsi, la vertu théorétique ne servirait à rien, dont la fonction est d'affranchir l'âme des préoccupations humaines⁷³. Or on choisit les mathématiques *pour elles-mêmes* et pour l'activité théorétique qui en dérive⁷⁴. Si on veut tout de même parler de l'utilité (au sens plein) de la science mathématique, il faut invoquer non ce qui lui est inférieur, mais le supérieur, c'est-à-dire la connaissance intellectuelle (ἡ νοερά γνῶσις, c'est-à-dire la νόσις de la ligne dans la *République*⁷⁵) : «C'est en effet à celle-là qu'elle nous conduit et qu'elle nous prépare, purifiant l'œil de l'âme⁷⁶ et levant les obstacles à la connaissance

⁷⁰ Il faut rappeler que la conception platonicienne des mathématiques relève d'un réalisme radical.

⁷¹ Celle-ci relève de la pensée discursive (διάνοια); ce mode de connaissance occupe l'avant-dernière section de la «ligne», avant l'intellection (νόσις).

⁷² Dans la *République* (VII 527d5-6), Socrate disait à Glaucon : «On dirait que tu as peur que le vulgaire (οἱ πολλοί) ne te reproche de prescrire des études inutiles (ἄχρηστα μαθήματα)» (trad. E. Chambry).

⁷³ Ici (27,22-27), Proclus renvoie à la description des «chefs du chœur» des philosophes du *Théétète* (173c6 sq.), qui se détournent du sensible pour s'installer dans la contemplation des êtres véritables.

⁷⁴ (διὰ) τὴν ἐξ αὐτῆς θεωρίαν (27,28). Cf. Jambl. *De comm. math.* ch. 1, 9,23 : l'étude des mathématiques «est choisie pour elle-même et pour les sciences qui dérivent d'elle» (διὰ τὰς παραγινόμενας ἀπ' αὐτῆς ἐπιστήμας). Cf. Arist. *Met.* A 2, 982b24-28 (à propos de la philosophie première qui est la seule science libre [ἐλευθέρα], parce qu'elle est à elle-même sa propre fin).

⁷⁵ Plat. *Resp.* VI 511c3-e5 (Platon parle aussi de νοῦς, comme opposé à la connaissance discursive ou διάνοια qui caractérise la démarche mathématique); *Resp.* VII 523a1-3 (l'arithmétique nous conduit naturellement vers l'intellection [νόσις]).

⁷⁶ Cf. Plat. *Resp.* VII 527d2-528a4 : ici, c'est «un organe de l'âme (ὄργανόν τι ψυχῆς), gâté et aveuglé par les autres occupations, qui est purifié et revivifié» par les sciences (cf. Procl., *In Eucl.* 20,17-26); en 533d1 sq., ce rôle est dévolu pleinement à la dialectique (cf. Procl. *Theol. plat.* I, p. 39,7-24). C'est en cela que consiste la vertu purificatrice ou cathartique des mathématiques. Notons que ces vertus elles-mêmes

des universaux, qui viennent des sensations.» (28,4-7)⁷⁷ C'est évidemment encore la thèse fondamentale de la *République* sur le statut intermédiaire des mathématiques⁷⁸, séparées du sensible, tournées vers l'intelligible et servant de marche-pied⁷⁹ vers celui-ci, qui sous-tend ici la conception proclienne. Et de même que l'on rapporte toute la vertu purificatrice⁸⁰ à la vie contemplative, «de même il convient aussi de rapporter la fin (τὸ τέλος)⁸¹ de la mathématique à l'intellect et à la sagesse totale (ἡ σύμπασα σοφία)» (28,10-11). Dans sa fonction téléologique, la mathématique se présente donc comme l'analogie des vertus cathartiques, qui nous arrachent au sensible pour nous conduire et nous assimiler à l'intelligible.

Pour montrer que la science mathématique – science libérale par excellence⁸² –, est à choisir *pour elle-même* (τὸ δι' ἑαυτὴν εἶναι αἰρετήν [28,13-14])⁸³, et non comme instrument en vue d'une activité liée au corporel, Proclus va présenter deux arguments, de nature plutôt rhétorique, qui semblent bien solidaires, au point que Jamblique, dans le passage parallèle, ne les distingue pas. Or, mentionnant ici encore Aristote, il n'est pas clair si Proclus attribue au Stagirite la thèse selon laquelle les mathématiques s'étudient pour elles-mêmes ou les deux arguments qui suivent (ou seulement le premier). Comme le texte, formé d'une seule longue phrase, est un peu entortillé, j'en propose une traduction proche du grec.

s'expriment proprement dans des rites, c'est-à-dire des actes (cf. Marinus, *Vie de Proclus*, § 18-21 Saffrey-Segonds, et p. LXXXVIII de l'introduction), mais aussi, par analogie, dans des activités théorétiques comme celles des mathématiques (cf. Procl. *In Eucl.* 29,26-30,2 où Platon est invoqué; et 46,21-22). Le rôle de purification de l'œil de l'âme est dévolu, de façon générale, à la philosophie dans les introductions tardives à la philosophie; cf. David, *Proleg.* 46,24 et 77,15.

⁷⁷ Cf. JAMBL. *De comm. math.* 22,19-24.

⁷⁸ Cf. Plat. *Resp.* VII 525c5-6 et 531c9 sq.

⁷⁹ On rencontre chez les platoniciens l'image de l'échelle (ἡ κλίμαξ) ou du pont (ἡ γέφυρα); cf. Nicomaque de Gêrase, *Introd. arith.* 7,22 Hoche; Jambl. *Protr.* 41,20-21; 132,11-12; *De comm. math.*, ch. 1, p. 10,23-24; Syr. *In Met.* 96,29, etc.

⁸⁰ Sur les vertus purificatrices ou cathartiques, en plus des renvois indiqués ci-dessus, cf. les remarques de L. Brisson, à partir de Porph., *Sent.* 32, «The doctrine of the degrees of virtues in the Neoplatonists: an analysis of Porphyry's *Sentence* 32, its antecedents and its heritage», in: *Reading Plato in Antiquity*, edited by H. Tarrant and D. Baltzly, London, 2006, p. 89-105.

⁸¹ Notons que tout le chapitre 6 du *De comm. math.* traitait de la question de l'utilité et de la fin des mathématiques en utilisant essentiellement des extraits, réorganisés, de *Resp.* VII.

⁸² Jamblique note que Pythagore fut le premier à faire passer dans l'éducation libérale (ἐλευθέριος παιδεία) la philosophie des mathématiques (ἡ περὶ τὰ μαθήματα φιλοσοφία; *De comm. math.*, ch. 23, 70,1-3); cf. A.-J. Festugière, «Un fragment nouveau du «Protreptique» d'Aristote», p. 329.

⁸³ Cf. Arist. *Met.* A 2, 982b19-28 (la philosophie est à rechercher pour la connaissance (τὸ εἰδέναι), mais non pas en vue d'une quelconque utilité [χρησις]; la recherche de la connaissance a commencé tardivement, après que les nécessités de la vie ont été satisfaites).

«Or, voici ce qui rend évident le fait que [l'étude de la mathématique] doit être choisie pour elle-même par ceux qui s'y consacrent – ce qu'Aristote aussi dit quelque part⁸⁴ : c'est (a) le fait que, bien qu'aucun salaire (μισθός) ne soit proposé à ceux qui s'adonnent à cette recherche⁸⁵, l'étude des mathématiques ait connu un tel progrès en peu de temps, et encore (b) le fait que tous ceux qui ont touché même un peu au profit (intellectuel) qu'on en retire se plaisent⁸⁶ dans cette étude et veulent y consacrer leur loisirs en laissant de côté les autres [activités]⁸⁷, de sorte que ceux qui affichent du mépris pour la connaissance des mathématiques, sont des gens qui n'ont pas goûté aux plaisirs⁸⁸ qu'on y trouve.»⁸⁹

⁸⁴ Par la structure de la phrase, où les sujets du verbe – ce sont les deux arguments – sont repoussés après la mention d'Aristote, l'expression ὁ καὶ Ἀριστοτέλης πού φησιν («ce qu'affirme aussi quelque part Aristote») peut porter sur ce qui précède, à savoir que la science mathématique est à choisir pour elle-même (sur cette thèse, cf. Arist. *Met.* A 2, 982b19-28, à propos de la philosophie). Mais on a plutôt pensé que la référence portait sur ce qui suit, et qu'il s'agissait encore ici du *Protreptique*. Ce passage de Proclus (de 79,1-81,7) figure comme fragment 5 du *Protreptique* dans Ross. De son côté, G. Morrow note qu'il n'a pas pu identifier cette référence, mais pense que Proclus a à l'esprit Plat. *Resp.* 528b-c, ce qui me semble invraisemblable. Un argument identique au premier, mais démontrant autre chose (cf. plus bas), figure dans Jamblique, sans la référence à Aristote, dans le passage parallèle du *De comm. math.* 26 (82,17 - 83,2 ; et 83,16-22) qui reprend presque textuellement un passage du ch. 6 du *Protreptique* (70,17 - 71,9) ; un bel exemple de la technique jamblichéenne du «couper-coller» !

⁸⁵ μηδενὸς μισθοῦ προκειμένου τοῖς ζητοῦσιν (28,15-16) ; cf. Jambl. *De comm. math.* 82,17-18 : μήτε μισθοῦ παρὰ τῶν ἀνθρώπων γινομένου τοῖς φιλοσόφοις («bien qu'un salaire ne soit pas accordé aux philosophes de la part des hommes») et *Protr.* 70,23-24 : μήτε μισθοῦ παρὰ τῶν ἀνθρώπων γινομένου τοῖς φιλοσοφοῦσι («bien qu'un salaire ne soit pas accordé de la part des hommes à ceux qui philosophent»). La question du salaire est reprise dans le même ch. 26 du *De comm. math.*, une trentaine de lignes plus loin : «cependant tous [les hommes] font progresser les autres arts en honorant publiquement et en procurant un salaire à ceux qui les pratiquent, tandis que non seulement nous n'exhortons pas ceux qui pratiquent ces [sciences], mais encore nous leur faisons souvent obstacle, et pourtant celles-ci progressent davantage ...» (83,16-20).

⁸⁶ φιλοχωρεῖν. On comparera avec ce que dit Platon, dans un contexte analogue, du charme (χάρις, τὸ ἐπίχαρι) de la stéréométrie en *Resp.* VII 528e4-d1 (texte repris en partie dans Jambl. *De comm. math.* 6, p. 27,8-10)

⁸⁷ Le même motif est appliqué à la philosophie par David, au début de son introduction à la philosophie (*Proleg.* 1,4-7).

⁸⁸ Dans ses *Prolégomènes à la philosophie*, Elias compare ce plaisir immédiat qui nous attache aux mathématiques avec celui, enivrant, des Lotophages de l'*Odyssée* (*Od.* IX 83-104 ; Elias, *Proleg.* 28,29-31) ; voir aussi l'anecdote édifiante rapportée par Jamblique, *Vit. pythag.* § 21-25 (le jeune homme à qui Pythagore enseigne les mathématiques est séduit par «le plaisir qu'il y a dans ces sciences» et renonce au salaire que lui donnait le Maître).

⁸⁹ In *Eucl.* 28,13-22 : Δηλοῖ δὲ τὸ δι' ἑαυτὴν εἶναι τοῖς μετιοῦσιν αἰρετήν, ὁ καὶ Ἀριστοτέλης πού φησιν, τὸ μηδενὸς μισθοῦ προκειμένου τοῖς ζητοῦσιν ὁμῶς ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ τοσαύτην ἐπίδοσιν τὴν τῶν μαθημάτων θεωρίαν λαβεῖν, ἔτι δὲ τὸ πάντας ἐν αὐτῇ φιλοχωρεῖν καὶ βούλεσθαι σχολάζειν τῶν ἄλλων ἀφεμένους, ὅσοι καὶ κατὰ μικρὸν ἐφήψαντο τῆς ἀπ' αὐτῆς ὠφελείας, ὥστε οἱ γε καταφρονητικῶς ἔχουσι τῆς τῶν μαθημάτων γνώσεως, ἄγευστοι τυγχάνουσιν ὄντες τῶν ἐν αὐτοῖς ἡδονῶν. J'ai mis en italique les membres de la phrase que l'on retrouve, avec quelques variantes mineures, dans le texte parallèle de Jamblique (*De comm. math.* 82,17-26).

Autrement dit, le salaire qu'on tire de l'étude des mathématiques ne consiste pas en une rémunération matérielle, mais dans un pur plaisir intellectuel. La fin de cette étude réside en elle-même et non à l'extérieur, même si, par sa dynamique propre, elle oriente l'âme vers une réalité supérieure, l'être réellement être et le divin. On verra que l'argument tiré de la «gratuité» de l'activité mathématicienne est emprunté à Jamblique.

Dans le paragraphe suivant (28,23-29,13), que l'A. n'a plus retenu, mais qu'il faut rattacher à ce qui précède, Proclus insiste sur l'idée qu'il ne faut pas déprécier la mathématique sous prétexte qu'elle ne contribue pas aux besoins matériels des hommes⁹⁰, – de fait, les derniers «échos»⁹¹ de cette science dans le monde de la matière concernent aussi ces besoins –, mais il faut plutôt en admirer le caractère immatériel et «le fait qu'elle possède en elle seule son bien» (τὸ ἀγαθόν)⁹². D'ailleurs, dans la perspective d'une histoire des progrès de la civilisation, Proclus note, à la suite de Jamblique, qu'une fois les soucis liés aux nécessités de la vie surmontés, les hommes ont pu se tourner vers la libre recherche mathématique⁹³ : en effet, dans le monde du devenir, le procès va toujours naturellement de l'imparfait au parfait (29,11-12)⁹⁴.

B. *Jamblique*, Sur la science mathématique générale, ch. 26

Le chapitre de Jamblique correspondant est moins clair dans le détail et dans la logique de l'argumentation, et en général moins précis que le passage de Proclus qui s'en inspire. On n'y trouve pas les deux références à Aristote. De plus, un tiers environ du ch. 26 du *De comm. math.* reprend un passage du ch. 6 du *Protreptique*, l'abrégeant tout en adaptant plus ou moins ce qui est dit là de la philosophie à la science mathématique⁹⁵. C'est à peu près la méthode

⁹⁰ Dans le livre VII de la *République*, Socrate mentionne les apports pratiques des diverses branches des mathématiques, qu'il nomme des *πάρεργα* [527c3], c'est-à-dire des «avantages accessoires» (trad. Chambry); cf. *Resp.* VII 321c-531c, *passim*.

⁹¹ τὰ ἔσχατα ἀπηχήματα (28,25): cette expression technique désigne les dernières manifestations ontologique d'une réalité intelligible. Voir le passage parallèle de Jamblique, *De comm. math.* 84,7-10.

⁹² τὸ ἐν αὐτῇ μόνῃ τὸ ἀγαθὸν ἔχειν (29,1); c'est là un caractère des êtres immobiles et immuables. Cf. Jambl. *De comm. math.* ch. 26, 84,12-16: parce qu'elle purifie l'âme immortelle, convertit l'intellect vers l'intelligible et participe à l'être véritable, «la science mathématique embrasse tous les biens».

⁹³ On peut renvoyer ici à *Métaphysique* A 1 (981b20-25: dès que les hommes eurent du loisir [σχολάζειν], ils se consacrèrent aux sciences théorétiques, comme les mathématiques). Cf. Jamblique, dans la dernière partie du ch. 26 (*De comm. math.* 83,11-12).

⁹⁴ Cf. Jambl. *De comm. math.* ch. 26, 83,21-22: «Ce qui est postérieur dans l'ordre de la génération est antérieur par essence et par sa perfection»; c'est précisément sur cette remarque que s'achève le passage du chapitre 26 retenu par l'A. (p. 259).

⁹⁵ Ce déplacement de sens peut se justifier en ce que la mathématique dont il s'agit n'est pas notre mathématique moderne, mais une métaphysique mathématique relevant de la philosophie théorétique comme genre et tendant, chez Jamblique, à s'identifier à elle.

du «couper-coller»⁹⁶; et il faut bien dire que cette façon de procéder nuit à la clarté de l'argumentation et introduit même une certaine confusion. Voyons cela de plus près. Ce ch. 26 se divise en deux parties principales (je suis la division de l'A.):

1. Arguments des détracteurs des mathématiques (théoriques) (79,1-81,4)⁹⁷.

2. Réponse de Jamblique (81,5 - 83,22)⁹⁸.

Les objections⁹⁹ dirigées contre les savoirs (théoriques ou spéculatifs) se résument ici à l'affirmation de l'inutilité pratique (ἄχρηστα) de ceux-ci¹⁰⁰: dans toutes les branches des mathématiques, le théoricien pur est incapable d'appliquer dans la vie de tous les jours son savoir, contrairement au praticien (le géomètre est opposé à l'arpenteur¹⁰¹, le théoricien de la musique, au musicien, etc.); τὸ πράττειν (l'action concrète) est opposé à τὸ γινώσκειν (la connaissance théorique): en effet, «tous les biens et toutes les choses utiles aux hommes dans leur vie résident dans l'usage (de la chose) et dans la pratique, mais non pas seulement dans la connaissance» (79,16-18)¹⁰². Ainsi, ceux qui fondent leur action sur l'empirie ou l'expérience (ἐμπειρία 80,11;15) sont mieux à même de dispenser aux hommes les biens que ceux qui s'adonnent à «l'amour du savoir» (ἡ φιλομάθεια)¹⁰³. Les sciences théorétiques sont donc inférieures aux savoirs pratiques.

⁹⁶ C'est précisément sur ce constat que l'on a justifié les recherches, dans le *Protreptique* en particulier (mais aussi dans le *De comm. math.*), de citations extraites de l'ouvrage homonyme d'Aristote. Pour illustrer cette méthode, un bon exemple serait le ch. 6 du *De comm. math.*, où Jamblique utilise d'un bout à l'autre des passages de l'*Épinomis* et surtout du livre VII de la *République*, en supprimant la forme dialoguée.

⁹⁷ Ross fait de 79,1-81,7 la première partie du fragment 5 du *Protreptique* aristotélicien.

⁹⁸ Ross fait de 83,6-22 la seconde partie du fragment 8. On verra ci-dessous que la réponse de Jamblique va jusqu'à la fin du chapitre, en 84,20.

⁹⁹ Sur l'identification de ces détracteurs, «anciens et modernes» dit Jamblique, cf. les hypothèses de O'Meara (2010), p. 60 (Aristippe et Épicure); une scholie à 79,2 cite Épicure disant: «Il faut fuir les mathématiques, toutes voiles dehors» (p. 103, 20-21 Festa).

¹⁰⁰ Comme on l'a dit, il arrive souvent chez Jamblique que l'argumentation manque de netteté; c'est le cas en particulier en 79,8-15, au point que l'on peut se demander s'il n'y a pas de problèmes textuels (en 79,9 περὶ αὐτήν reprend «l'étude des mathématiques», alors qu'une référence à la philosophie en général serait mieux appropriée; cf. 79,25). Comme souvent, Jamblique, contrairement à Proclus, mêle à ses considérations sur les mathématiques des remarques sur la philosophie en général. Il semble d'ailleurs que les opposants visés tournaient leurs critiques aussi bien contre les mathématiques théoriques que contre la philosophie spéculative en général, si on se fie à l'exposé de Jamblique (cf. 79,24 - 80,6).

¹⁰¹ Mais notons que pour Aristote la science est issue de l'empirie (*Met.* A 1, 981a-7); dans son *Commentaire*, Alexandre précise que c'est de la géodésie qu'est sortie la géométrie (*In Met.* 7,6-7).

¹⁰² «Nous ne vivons pas moralement (εὖ ζῶμεν) parce que nous connaissons certaines réalités, mais parce que nous agissons bien» (79,22-24).

¹⁰³ La φιλομάθεια est un concept qui recouvre à peu près celui de φιλοσοφία, au sens de science théorétique; en *De comm. math.* ch. 6, p. 22,18 et 23,7 Jamblique substitue φιλομάθεια au φιλοσοφία du texte platonicien.

Dans sa réponse, Jamblique commence par affirmer, avant d'en donner des preuves, à la fois qu'il existe des sciences des mathématiques (théorétiques) et qu'on peut les acquérir (81,5-7)¹⁰⁴. Or, ni l'existence des mathématiques ni la possibilité d'acquérir cette science n'avaient été directement mises en cause par les adversaires, même si l'accusation d'inutilité en faisait une science vaine. Comme la suite du texte (81,7-83,5; deux pages de l'édition Teubner !) figure presque littéralement – avec des abrégements et quelques ajouts – dans le ch. 6 du *Protreptique* (68,21-71,11), on peut soupçonner que le passage est repris ici de l'ouvrage protreptique où il semble mieux adapté¹⁰⁵ – rappelons que cette pratique de reprise d'un passage dans le même ouvrage¹⁰⁶ ou dans des ouvrages distincts est constante dans la *synagôgê* de Jamblique. L'argumentation procède de la façon suivante : ce qui est antérieur ontologiquement est ce qui est par nature meilleur et plus connaissable (au sens fort) ; en effet, il y a davantage science de ce qui est déterminé et ordonné (τὰ ὁρισμένα καὶ τεταγμένα [81,9 et 11]) que de son contraire – ce qui s'applique par excellence aux mathématiques qui traitent des « formes mathématiques immobiles » (τὰ ἀκίνητα μαθηματικὰ εἶδη [81,12]). À cela s'ajoute une considération sur la causalité : ce qui est antérieur et plus simple est davantage cause et principe (ἀρχικώτερα) que ce qui a un statut inférieur et dérivé : « c'est manifestement à partir des réalités suprêmes et par elles que les autres réalités naissent et sont constituées » (81,23-24 = *Protr.* 69,13-15). « En conséquence, il existera des sciences, bien plus sciences, sur les réalités meilleures et qui sont davantage principes, et on peut les acquérir ». Suit un passage soulignant la valeur de la connaissance mathématique (« le plus grand des biens » μέγιστον τῶν ἀγαθῶν 81,25) et son extrême utilité. Notons que dans le passage parallèle du *Protreptique*, ces caractéristiques ne portaient pas sur les mathématiques, mais sur la philosophie théorique et pratique, précisément sur la « science de la vérité et de la vertu de l'âme » (*Protr.* 69,20-21). D'ailleurs, dans la suite, comme

¹⁰⁴ εἶναι τέ φαμεν ἐπιστήμας τῶν μαθημάτων καὶ ταύτας δυνατὰς εἰς τὸ μεταλαβεῖν (le εἶναι a ici manifestement le sens existentiel). Comme le note l'A. (p. 257, n. 10), dans sa traduction italienne, F. Romano comprend la fin de la phrase différemment (les mathématiques sont ouvertes à la communication avec les autres sciences, p. 632, n. 199) ; cette interprétation ne me semble pas convenir. Il faut avouer que l'expression peut paraître étrange. Il faut préciser alors que dans le néoplatonisme les sciences sont hypostasées. La question revient à se demander si les objets mathématiques ont une existence véritable (et non pas seulement par abstraction, comme le veut la thèse aristotélicienne) et si on peut les appréhender ; cf. Jambl. *Vit. pythag.* § 160 : τῶν δὲ φύσει μὴ ἐπιστητῶν οὐδὲ ἐπιστήμην οἷόν τε ἐπινοῆσαι : « il est impossible d'envisager une science dont, par nature, les objets n'existent pas ».

¹⁰⁵ C'est aussi l'opinion de Düring, 1961, p. 227-229. L'A. relève que les quelques « raccords » qui ne figurent pas dans le *Protreptique* visent à « rapporter aux mathématiques un développement portant en réalité sur la philosophie ou la sagesse » (p. 257, n. 11).

¹⁰⁶ Pour le *Protreptique*, on consultera dans l'index de l'édition des Places, p. 166, la liste des *iterationes* (noté « I », suivi de la page et des lignes).

dans le *Protreptique*, l'argument porte sur la raison (λόγος) et l'intelligence ou sagesse (φρόνησις)¹⁰⁷ qui commandent les biens ; et la φρόνησις, qui dans ce contexte devrait être plutôt savoir théorétique, est à son tour qualifiée de «plus grands des biens» ; mais le développement qui suit sur le «sage» (φρόνιμος), «règle et norme très exacte des biens» (82,1-3) convient mieux à un discours sur la philosophie en général. Enfin, Jamblique conclut qu'il faut poursuivre la φρόνησις *pour elle-même* et non en vue de l'utilité pratique (χρείας ἔνεκα / αὕτη δι' αὐτήν 82,11-13)¹⁰⁸. On soulignera que dans le *Protreptique*, la réflexion sur la φρόνησις s'accompagnait d'un appel à la philosophie comme «possession et usage de la sagesse¹⁰⁹» (κτησίς τε καὶ χρήσις σοφίας [*Protr.* 70,11]). Il semble bien alors que le concept de φρόνησις ne conserve pas le même sens dans les deux textes : dans l'un, associée aux mathématiques, elle est plutôt intelligence théorétique¹¹⁰, dans l'autre, liée à la philosophie, elle se fait théorétique *et* pratique.

Puis Jamblique, reprenant presque textuellement la suite du passage du *Protreptique*, avance un argument spécifique pour prouver que la φρόνησις est de tous les biens le plus facile à acquérir¹¹¹ et que la philosophie s'accomplit accompagnée de plaisir (intellectuel)¹¹². Il s'agit de l'argument, repris par Proclus, selon lequel les philosophes ont consacré leur peine, sans toucher de salaire (μισθός), pour faire progresser rapidement leur science. Et comme indice que cette activité se déroule «avec plaisir» (μεθ' ἡδονῆς) – donc avec une certaine facilité –, Jamblique note que tous ceux qui s'y adonnent recherchent le loisir en délaissant toutes les autres activités, et précise encore qu'ils n'ont besoin ni d'instruments ni de lieux spécifiques, mais que partout où ils fixent leur pensée ils peuvent atteindre la vérité. La φρόνησις¹¹³ est donc «possible, elle est le plus grand des biens et il est facile de l'acquérir».

¹⁰⁷ Pour ce terme, dans les fragments du *Protreptique*, J. Barnes et G. Lawrence ont toujours adopté la traduction «understanding» (J. Barnes [ed.], *The Complete Works of Aristotle. The Revised Oxford Translation*, Princeton, 1984, t. II, p. 2403, n. 2) ; pour l'histoire du concept, cf. R.A. Gauthier et J.Y. Jolif, *Aristote, L'éthique à Nicomaque*, Introd., trad. et commentaire, Louvain / Paris, 1970², t. II, p. 463-469 (sur le *Protreptique*, p. 466 sq.).

¹⁰⁸ Cf. Arist. *Met.* A 2, 982b24-25 (à propos de la science recherchée, appelée justement ici φρόνησις), Aristote affirme : «il est évident que nous ne la recherchons en vue d'aucune autre utilité (χρεία)».

¹⁰⁹ Ici, σοφία et φρόνησις sont clairement synonymes (cf. ἡ δὲ σοφία τῶν μεγίστων ἀγαθῶν [*Protr.* 70,11-12] et κράτιστόν ἐστι τῶν ἀγαθῶν ἡ φρόνησις [70,9]).

¹¹⁰ Elle semble s'identifier à la σοφία que recherche Aristote dans la *Métaphysique*.

¹¹¹ κτήσασθαι ῥάδιον. En *Met.* A 2, Aristote insiste, au contraire, sur le fait que «les connaissances les plus universelles sont les plus difficiles à acquérir (χαλεπώτατα γινώριζειν) pour les hommes» (982a23-24) ; à l'opposé, la connaissance sensible est facile (ῥάδιον [982a11-12]). On peut se demander si l'affirmation de Jamblique n'est pas de pure rhétorique, adaptée à l'intention protreptique de l'ouvrage. En tout cas, on ne trouve rien de tel dans le passage parallèle de Proclus.

¹¹² Cf. Procl. *In Eucl.* 28,22 (Proclus fait allusion aux «plaisirs qui résident dans les mathématiques»).

¹¹³ Le passage parallèle du *Protreptique* a ἡ φιλοσοφία.

Le dernier paragraphe de l'extrait retenu par l'A. (83,6-22) est intégré par Ross dans les fragments du *Protreptique* d'Aristote (fr. 8). Jamblique y relève le caractère récent, parmi toutes les activités humaines, de «l'étude exacte relative à la vérité» (ἡ περὶ τὴν ἀλήθειαν ἀκριβολογία [83,1-2]), c'est-à-dire de la philosophie au sens large, qui n'a pu se développer, en même temps que les arts producteurs de pur plaisir (comme la musique), qu'après que les biens nécessaires à la vie ont été satisfaits¹¹⁴. Et les hommes qui ont consacré leurs recherches à la géométrie, aux raisonnements et au reste de la culture libérale (αἱ ἄλλαι παιδεῖαι) ont fait progresser ces sciences plus rapidement que ne l'ont fait les autres arts. Cette constatation, à laquelle Jamblique ajoute que ces sciences-là ne jouissent pas de l'honneur publique, ne sont pas rémunérées (μισθοί) et que ceux qui s'y adonnent sont souvent entravés dans leur activité, se justifie par le fait que les objets de ces sciences sont antérieurs par nature – c'est-à-dire plus simples et plus connaissables; or, «ce qui est postérieur dans l'ordre de la génération est antérieur par essence et par sa perfection» (83,21-22)¹¹⁵.

La fin du ch. 26 de l'ouvrage de Jamblique (23 lignes) n'a pas été retenue par l'A.¹¹⁶ Il faut le regretter, parce qu'on y lit, avec des répétitions il est vrai, la réponse complète à l'objection qui ouvrait le chapitre. J'en résume le contenu. La science mathématique l'emporte considérablement en beauté (κάλλος) et en précision (ἀκρίβεια [83,2]) sur toutes les autres activités. En effet, dans l'histoire de l'humanité, les activités naturellement liées au monde du devenir (ou de la génération) sont l'objet des premières recherches empressées des hommes, mais ensuite, celles qui nous libère de la nature corporelle jouissent d'une estime bien plus grande; les premières préexistent en tant que nécessaires à la vie (ἀναγκαῖα), tandis que les secondes veulent être choisies *pour elles-mêmes* (δι' αὐτὰ αἰρετά [84,6]). Les mathématiques contribuent pourtant aussi à l'ensemble de la vie humaine, comme on le voit quand on considère les œuvres qui sont issues des arts (ou techniques) mathématiques¹¹⁸; mais celles-ci ont moins de valeur que les œuvres propres des mathématiques¹¹⁹:

¹¹⁴ Cf. Arist. *Met.* A 1, 981b13-25 et les commentaires d'Alexandre (*In Met.* 6,15-7,9) et d'Asclépius (*In Met.* 12,12-33).

¹¹⁵ Cf. par ex. Arist. *Met.* A 8, 989a15-16: ἐστὶ τὸ τῇ γενέσει ὕστερον τῇ φύσει πρότερον («ce qui est postérieur par sa génération est antérieur par sa nature»); 1077a26-27: τὸ τῇ γενέσει ὕστερον τῇ οὐσίᾳ πρότερον («ce qui est postérieur par sa génération est antérieur par son essence»).

¹¹⁶ Elle ne figure pas non plus dans les reconstructions du *Protreptique* d'Aristote.

¹¹⁷ Dans la partie du texte de Proclus non reprise par l'A., on a une discussion parallèle sur ce qu'on pourrait appeler une genèse de la culture (*In Eucl.* 29,1-13).

¹¹⁸ Proclus dit: «les derniers échos (τὰ ἔσχατα ἀπηχήματα) de la mathématique sont orientés vers un tel besoin et agissent avec la matière» (28,25-26).

¹¹⁹ οὐ μὴν ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐστὶ ἐλάττωτος σπουδῆς ἄξια (84,11): «néanmoins, ces œuvres [des techniques mathématiques] méritent un moindre intérêt». La traduction de F. Romano (p. 597) est erronée ici: «e queste influenze non sono meno degne di attenzione»; la négation dans l'expression elliptique οὐ μὴν ἀλλὰ ne porte pas sur le verbe (cf. J.D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford, 1959, p. 28-30).

celles-ci réalisent en effet «la purification de l'âme immortelle, la conversion de notre intellect vers l'intelligible et notre participation à l'acte de l'être¹²⁰» (84,12-14). C'est pourquoi la science mathématique procure tous les biens (ἀγαθά), de sorte qu'elle contribue par excellence à «la fin qu'est le bonheur» (τὸ τέλος τῆς εὐδαιμονίας [84,16-17]). Et Jamblique de conclure: «Pour ces raisons donc, non seulement les arguments opposés se sont révélés faux, mais aussi avons-nous démontré que les mathématiques sont extrêmement utiles (χρησιμώτατα)¹²¹».

Conclusion

Dans les deux textes mis en parallèle, – en particulier dans celui de Proclus –, la cohérence doctrinale est manifeste et l'«orthodoxie» (néo)platonicienne est scrupuleusement respectée. Le caractère rhétorique de tel ou tel passage ne compromet jamais la rigueur des thèses métaphysiques. Et, si la méthode jamblichéenne du «couper-coller», une fois reconnue, rend légitime la recherche de citations – d'Aristote aussi et peut-être même du *Protreptique* –, le prologue de Proclus, parce qu'il s'inspire de Jamblique, reprend sans doute des thèmes inspirés des citations jamblichéennes, mais certainement pas des «fragments» littéraires, encore moins des citations nouvelles du *Protreptique* aristotélicien. Je pense donc que, sur ce point, l'A. a tort de penser que «certains éléments du texte de Proclus apportent des éléments originaux, et peut-être décisifs, à la question de la reconstruction [*scil.* du texte aristotélicien] à partir du *Protreptique* jamblichéen» (p. 249)¹²². Il est en effet peu probable que Proclus, contrairement à sa méthode, ait introduit des citations muettes de l'ouvrage d'Aristote, *indépendamment* des citations ou des paraphrases (possibles) qu'il trouvait dans le texte de Jamblique.

¹²⁰ Proclus adopte une formule plus claire: «en second lieu viennent les sciences qui libèrent l'âme du *devenir* et la font se ressouvenir de l'*être*» (29,6-7).

¹²¹ La question de l'utilité théorique des mathématiques à l'égard de toutes les parties de la philosophie – la théologie, la physique, l'éthique et la politique –, est traitée au ch. 30.

¹²² L'A. note encore que «tout le prologue de Proclus à l'*In Euclidem* mériterait certainement qu'on s'y attarde», dans la perspective de la reconstruction du texte aristotélicien (p. 252).